âme de prêtre ; mais tout cela était suivi de douces consolations et même de joies qui surpassent celles de la terre.

A la Noël de 1908, un chef sauvage, sa femme et sa belle-mère se convertirent. Ces gens se déclaraient heureux. Combien je l'étais aussi moi-même ! Après la Messe, je dis aux nouveaux chrétiens :

— « Vous avez reçu de ma main le Pain de l'âme ; il est juste que vous veniez maintenant vous asseoir à ma table et que je vous donne moi-même le pain du corps. »

Je préparai, pour la circonstance, le meilleur menu possible. Jeunes et vieux mangèrent de bon appétit, sous le charme du chant et de la musique. Il était quatre heures de l'après-midi, quand les sauvages s'en retournèrent.

A leur départ, je m'adressai ainsi aux enfants :

— « C'est une grande fête aujourd'hui, mes enfants ; allez vous réjouir avec vos parents et vos amis dans leurs cabanes. »

Et moi, resté seul en face de ma table couverte de plats vides et à plus 5.000 milles des miens, je me mis à l'harmonium pour entonner le cantique de l'action de grâces. Mes doigts que l'émotion rendait infidèles ne pouvaient donner les variantes requises ; mais je continuai, tout de même, le chant du *Te Deum* — en marchant et en versant des larmes de joie.

Oui, je chantais, et le bonheur inondait mon âme. Car si les Anges de DIEU sont dans la joie à la conversion d'un seul pécheur faisant pénitence, la conversion de mes pauvres sauvages répandait dans mon âme, me semble-t-il, quelque chose de cette joie céleste.

Joseph ALLARD, *O. M. I.*





IX. — Mission Saint-Michel du Fort Raë.

Pour aller du *Fort Résolution* au *Fort Raë* (Mackenzie), c'est une distance de 180 milles — et huit bonnes journées

De Conrad, je passai au bord de la Colombie, dans le district d'*Atlin*, où je visitai trois postes. A la première Messe, que je célébrai à *Atlin* même, il y eut quatre ou cinq personnes ; à peu près le même nombre à *Discovery* et une douzaine à *Spruce*. Pour la fête de Pâques, tous se rendirent à Atlin. Les blancs y avaient une misérable chapelle, dépourvue de système de chauffage. Une assistance nombreuse pouvait seule remédier quelque peu à ce dernier inconvénient. Les sauvages vinrent en nombre et remplirent l'église.

— « De quelle religion sont ces sauvages ? » demandai-je à quelqu'un de l'assemblée.

— « De n'importe quelle religion, mon Père. Autrefois, plusieurs d'entre eux rencontrèrent les ministres russes de l'Alaska qui les instruisirent ; ils seraient donc schismatiques ou païens. »

La Messe finie, les blancs se retirèrent. Le chef des sauvages sollicita la permission de prier avec les siens dans leur propre langue ; je la lui accordai de grand cœur. Ces gens s'étaient trouvés sans ministres, pendant huit ans. Cependant, ils avaient conservé leurs prières et servaient DIEU suivant leurs connaissances religieuses. Ils étaient avides de l'aimer. Aussi DIEU eut-il pitié d'eux ; sa Providence m'offrit les moyens de tirer parti des circonstances. Je me sentis ému en entendant les sauvages invoquer la très sainte TRINITÉ. Pendant deux semaines, je leur répétai chaque jour, matin et soir, ce que la connaissance de leur langue me permettait de leur dire :

— « Le chef d'en haut, rien qu'un... le Chef d'en haut, sa maison, rien qu'une... le Chef d'en haut, sa parole, rien qu'une... le Chef d'en haut, son Église, rien qu'une... »

Un peu plus tard, les sauvages reçurent la visite du ministre. Ils vinrent m'en faire part, me disant :

— « Un homme comme toi », en désignant mon collet romain, « nous invite à son église ; il va parler, chanter, faire de la musique et cela ne nous coûtera rien ; que devons-nous faire ? »

Je répondis à l'un des messagers, en lui indiquant un harmonium portatif :

— « Prends cette boîte, transporte-la au village ; je vais y aller faire de la musique et du chant ; cela ne vous coûtera rien, avec moi non plus. »

Aucun ne se rendit à l'invitation du ministre, qui déguerpit en maugréant. C'était un ancien avocat de Toronto qui, ne retirant pas de sa profession le nécessaire à l'entretien de sa famille, s'était fait ministre, afin de toucher de plus forts honoraires.

Trois semaines après, il revint avec un autre ministre de l'Église anglicane. Les sauvages vinrent de nouveau me trouver, en me disant :

— « Père, deux hommes blancs pareils à toi », désignant toujours mon collet romain, « veulent avoir nos enfants pour les instruire, et c'est à 90 milles d'ici ; ils vont leur fournir la nourriture et le vêtement. Que faire ? »

— « Retournez vite », m'empressai-je de répondre ; « dites au chef de rassembler tout son monde dans le camp du festin. A deux heures, j'irai parler. »

Ceci se passait le 2 juillet 1907, en la fête de la Visitation de la Sainte Vierge. Il s'agissait, ni plus ni moins, pour les sauvages de choisir entre la vraie Église et le protestantisme.

Je rendis visite au chef et lui demandai si tout son monde était bien là. Sur sa réponse affirmative, je saisis ma croix d'Oblat et m'adressai ainsi à l'assemblée :

— « Les blancs sont venus vous offrir la langue des hommes (instruction profane) ; moi, je veux instruire vos enfants dans la langue de DIEU (instruction religieuse)... Les blancs sont venus vous offrir de la nourriture et des couvertes ; moi, qui suis pauvre, je veux vous annoncer Celui que je représente et qui s'est fait pauvre lui-même, JÉSUS-Christ... Vous avez à choisir entre celui qui donne de la nourriture et des couvertes et celui qui, au nom de JÉSUS-Christ, veut vous conduire au ciel. Qui choisissez-vous ? »

Il se fit un moment de silence parmi les sauvages — moment de poignante émotion pour moi, croyez-le. Tenant la tête un peu inclinée, le chef garde l'attitude de la réflexion. Puis, prenant la parole, il affirme sa préférence et celle des siens par cette réponse :

— « *The Catholic Priest* (Le Prêtre catholique). »

Paroles imprévues, inspirées sans doute par Celle qui a terrassé toutes les hérésies et écrasé la tête du serpent infernal. Je dis alors, avec émotion :

— « Vous préférez à la parole des hommes la parole de DIEU. Eh bien, je vous donnerai l'une et l'autre. Dès demain, j'ouvrirai une école, et je vous enseignerai moi-même. »

Le lendemain, en effet, l'école s'ouvrait. Une femme blanche me fit don d'un petit tableau de dix-huit pouces carrés et d'un peu de craie. Je suspendis le tableau au mur, à six pieds de terre. Au moyen d'une baguette, j'enseignais les lettres, suivant la méthode phonique, aux petits et aux grands, aux jeunes et aux vieux — au nombre total de 120.

Après une semaine de classe, les plus âgés — il en manquait quelques-uns, chaque jour — furent *gradués*, et seuls les enfants me restèrent. Dans l'espace de quinze jours, ces enfants savaient leurs lettres et épelaient très convenablement.

Mais la classe se faisait dans une maison prêtée — et bientôt réclamée par le propriétaire. On put, heureusement, en trouver une autre, grâce à la générosité du chef, qui s'était déclaré en faveur du prêtre catholique. Au bout de deux jours, il fallut aussi la quitter, parce que les enfants avaient brisé une chaise. Je tentai alors d'avoir une école à nous. J'eus encore recours à mes généreux mineurs, leur demandant $ 200, pour acheter un modeste logis. En deux heures, les $ 200 m'étaient remises. Le logis en question fut donc acheté.

Une de ses pièces, mesurant douze pieds sur quatorze, serait affectée à la classe et servirait en même temps de chapelle. La Messe terminée, on remettrait le tout en place, et la salle serait prête pour la classe.

Un poêle et une table de dix pieds de longueur constituaient l'ameublement de la cuisine. Par prévoyance j'avais aménagé, dans une autre pièce longue de douze pieds sur dix de largeur et sept de hauteur, neuf petites couchettes pour enfants. Elles consistaient en étagères superposées et appliquées aux murs par séries de trois.

Lorsque les parents se disposèrent à regagner les bois, je leur dis :

— « Laissez-moi vos enfants : je vais en prendre soin. »

Les sauvages de me demander :

— « Mais comment feras-tu pour les nourrir et les loger, toi qui n'as qu'une toute petite maison et rien pour vivre ? »

— « Eh bien ! fournissez-moi de l'orignal, et je me charge du reste. »

Les sauvages acceptent la proposition et consentent à me laisser neuf enfants. De la soupane, le matin ; de la soupe au riz et de l'orignal, à midi ; du poisson, le soir, — tel fut, pendant trois ans, notre régime alimentaire.

Après un an et demi passé dans ces conditions, le Gouvernement consentit à reconnaître nos sauvages comme citoyens canadiens. Mais, jusque-là, DIEU seul avait pris soin d'eux. Aussi, grâce à des bienfaiteurs, ils eurent toujours de l'argent, de la farine, du sucre et autres articles nécessaires. Je me faisais tour à tour cuisinier, boulanger, maître d'école, etc., — ce qui édifiait grandement les sauvages et même les blancs, qui ne manquèrent pas d'apprécier plus favorablement cette manière d'agir que celle des ministres protestants. C'est là le motif de leur admiration et leur sympathie pour le prêtre catholique.

Parmi les enfants, il y en eut de dix, douze et quinze ans qui reçurent le Baptême. Leurs parents, constatant les progrès accomplis, se prenaient à répéter souvent :

— « Nous aussi, nous voulons prier DIEU ; car, si nous ne prions pas DIEU, Il ne nous reconnaîtra pas. »

Cependant, les parents ne se convertirent pas tous, pendant les trois années que je passai auprès d'eux. Bien des déboires et des tristesses hantaient parfois mon

Nous voulons que le nom de Monseigneur Pascal soit joint à ceux de nos prêtres défunts dont on a la pieuse coutume de rappeler le souvenir, au cours de nos retraites ecclésiastiques, et pour lesquels on offre le saint Sacrifice de la Messe.

† Joseph M.-F. Bonnet,
Évêque de Viviers.

VIII. — Neuf Années de Mission en Colombie.

En 1903, j'étais ordonné prêtre. Un mois après mon ordination, je recevais mon obédience pour le Yukon. « C'est sérieux », me dis-je, « une lettre du Supérieur Général ! » Je me rendis à la chapelle pour y faire une prière afin d'avoir, selon le langage de mes futurs sauvages, *le cœur fort.* J'ouvris la lettre — qui me trouva tout soumis à la volonté de mes Supérieurs.

Je partis sans délai et, après vingt-trois jours de voyage, dont sept sur la rivière Yukon, j'arrivai à Dawson. Au presbytère, je rencontrai le R. P. Émile Bunoz — auquel je fis part de mon obédience (1).

— « Vous n'étiez pas attendu si tôt, mon Père, mais vous êtes quand même le bienvenu ; entrez. »

Le R. P. Camille Lefebvre, apprenant mon arrivée, désira aussitôt m'avoir pour compagnon d'apostolat, auprès de ses mineurs de *Dominion Creek.*

— « Voulez-vous vous occuper des mineurs ? » me demanda-t-on.

Je répondis que, étant venu pour faire du bien, j'étais prêt à tout ministère que l'obéissance voudrait bien me confier ; et je partis pour le ruisseau aurifère *Dominion.* Le trajet dura toute une froide journée de septembre. D'assez loin, j'aperçus une cabane recouverte de terre

(1) Alors Vicaire général de Mgr Breynat, puis Préfet apostolique du Yukon, en 1908, le R. P. Bunoz est, depuis 1917 Vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert.

et une église de bois rond ressemblant beaucoup à la cabane. Lorsque je fus rendu, le Père LEFEBVRE me reconnut pour son confrère et me fit le plus cordial accueil.

La pauvre cabane — qui mesurait 16 pieds de longueur sur 14 de largeur et 7 de hauteur, avec châssis de 2 ½ pieds carrés — nous servit d'asile pendant tout le premier hiver. Nous la quittions, le vendredi ou le samedi, pour la visite des mineurs éloignés, et nous y revenions le lundi suivant. Les autres jours étaient consacrés aux mineurs plus rapprochés de nous.

Un petit poêle rouillé suffisait à l'apprêt de nos modestes repas.

Le déjeuner se prenait dans notre logis, mais à midi, lorsque le cri du sifflet était entendu :

— « Où allez-vous ? » nous demandions-nous l'un à l'autre.

— « Au camp N° 2 », répondait mon compagnon.

— « Au camp N° 5 », disais-je, de mon côté.

Ainsi nous parcourions successivement tous les camps miniers, dînant en compagnie des mineurs et profitant de la circonstance pour nous mettre en contact avec eux. Les chercheurs d'or étaient disséminés — par groupes de sept, huit ou dix, dans des postes séparés par des distances de 250 à 500 pieds. De retour à la maison, nous composions nos instructions.

Cependant, il nous fallait savoir davantage à qui nous avions affaire. C'est pourquoi, dans nos visites aux mineurs, nous apportions toujours un calepin et un crayon, afin de recueillir des renseignements propres à nous faire mieux connaître nos ouailles. Voici à peu près notre dialogue habituel avec nos gens :

— « Quel est votre nom, mon ami ? De quelle place venez-vous ? Depuis quand êtes-vous ici ? »

— « Depuis quatre ou cinq ans, mon Père ; mais, auparavant, j'ai passé une quinzaine d'années dans les forêts de l'Oregon ou du Washington. »

— « Avez-vous été confirmé dans votre paroisse, et avez-vous fait vos Pâques depuis que vous êtes par ici ? »

— Trop de questions, mon Père : cela devient un peu embarrassant ! »

— « Peut-être, mon ami ; mais, si vous ne faisiez pas vos Pâques, cela ne me profiterait pas de rester ici, moi qui ne suis venu dans ces régions que pour le bien de vos âmes. »

— « Ah ! mon Père, c'est bien beau, tout ce que vous me dites ; mais, quand on a travaillé dans un trou de mine toute une semaine, je vous assure que le dimanche on n'est pas *sorteux.* »

— « Je le sais bien ; mais, quand même, vous ne devez pas oublier que vous avez une âme à sauver. Venez au moins entendre la Messe... »

En 1910, à Dawson, trente à quarante mineurs se rendirent aux inspirations de la grâce. Voici qui pourra édifier. Un vieillard de langue anglaise, qui n'avait pas fait de religion — comme plusieurs de ses compagnons de travail — depuis une trentaine d'années, s'était enfin converti et se voyait bien malade. Je lui dis un jour :

— « John, tu vas voler le ciel, je crois, car tu ne sais pas beaucoup de religion. Sais-tu le *Notre Père ?* »

— « Non, mon Père »

— « *Je vous salue, Marie ?* »

— « Non, mon Père. »

— « Le *Credo ?* »

— « Non, mon Père. »

— « Tu ne sais donc rien ? »

— « Oh ! oui, mon Père, je sais quelque chose ; je sais une prière que ma mère m'a apprise, lorsque j'étais encore tout jeune, et que j'ai promis de réciter chaque jour ; je n'y ai jamais manqué. »

— « Quelle est donc cette prière ? »

Le mourant se mit aussitôt à réciter le : « *Hail, Holy Queen, Mother of mercy...* »

Après ces paroles : « *Et, au sortir de cet exil, montrez-nous* Jésus, *le fruit béni de vos entrailles* », je lui dis, tout ému :

— « Oui, John, espère voir Jésus : puisque tu ne l'as pas oublié dans ta prière, lui non plus ne t'oubliera pas. »

Et, plein de confiance, l'agonisant demandait pardon des infidélités et des négligences de sa vie. La Mère des miséricordes l'avait protégé et lui avait obtenu, croyons-le, la grâce de la persévérance finale.

Quoique oublieux de leurs pratiques religieuses, les mineurs avaient bon cœur. Un exemple. En 1904, il s'agissait de construire une chapelle, au ruisseau *Sulphur*. Malgré leur prochain départ de cet endroit, ils m'offrirent généreusement leur concours.

— « Vous avez pour chapelle », me dirent-ils, « une pauvre cabane située près d'un trou de mine, où elle peut glisser d'un moment à l'autre ; cela n'est pas convenable. »

On commença donc à construire, le 12 mai ; et, juste un mois plus tard, la chapelle était prête pour le culte. Quand Mgr Breynat vint la bénir, il me demanda ce qu'elle coûtait :

— « Quinze cents piastres », lui dis-je.

— « Et il vous faudra ajouter un intérêt de 25 % ? »

— « Oui, Monseigneur, mais je ne suis pas en peine : avec mes mineurs, je puis me rassurer. »

Je visitai alors les camps, où les catholiques étaient en majorité. Ils souscrivirent chacun vingt piastres. Les non-catholiques, examinant la liste de souscription, n'osèrent pas offrir moins de cinq piastres. Trois jours suffirent pour recueillir les $ 1.500.

En 1906, Mgr Breynat, m'assigna un nouveau champ de mission dans le nord de la Colombie britannique, — me chargeant de tout organiser au meilleur de mon jugement.

Je me rendis d'abord à un camp minier de blancs, *Conrad*, au sud du Yukon. Pendant le trajet en bateau, je me sentais peu enthousiaste : presque pas de passagers et aucune connaissance. On était dans l'octave de la fête de l'Assomption. Je priai donc la Sainte Vierge ; et je repris courage. Arrivé au nouveau poste, je construisis une chapelle, où j'exerçai le saint ministère durant une année. Les gens m'assistèrent de leurs offrandes, qu'ils m'apportaient chaque semaine ou chaque mois.